

Jeu de l'ego de l'architecte de génie

Le Néerlandais Ivo Van Hove porte à la scène, avec brio, *The Fountainhead*, le « best-seller » d'Ayn Rand, dont la dure morale capitaliste eut l'heur d'être très appréciée par Ronald Reagan.



4 - 27 juillet

Avignon. envoyé spécial.

En 2008, le metteur en scène néerlandais Ivo Van Hove présentait ici, avec grand succès, sous le titre *Tragédies romaines*, trois pièces de Shakespeare, *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*. Le voici de retour avec *The Fountainhead* (*la Source vive*), d'après le volumineux roman d'Ayn Rand (née en 1905 Alissa Zinovievna Rosenbaum à Saint-Petersbourg, morte à New York en 1982), qui fit, en 1949, l'objet du film de King Vidor, *le Rebelle*, avec Gary Cooper et Patricia Neal en têtes d'affiche.

On est d'emblée frappé par l'impressionnante panoplie spectaculaire déployée sur le plateau (scénographie et lumière de Jan Verweyveld). Ça tient de l'Ircam, du studio de cinéma et de la Nasa. À jardin, derrière des vitres, des techniciens s'affairent à l'ordinateur. Au fond, dans l'ombre, se meuvent les percussionnistes (musique d'Éric Sleichim). Côté cour, un écran où seront projetées tout du long des images vidéo (Tal Yarden) savamment agencées. Les rails d'un puissant

gril technique sophistiqué surplombent le tout. L'intrigue avance sans à-coups, en souplesse, vécue par des acteurs d'une crédibilité confondante jusque dans les séquences les plus risquées, avec un art consommé des entrées, des sorties, des ruptures à bon escient. On prend un plaisir vif à être tenu en haleine de la sorte, comme devant une série télévisée hantée par des personnages dessinés en relief, agités par de fortes passions, lesquelles, rendues à gros traits, s'inscrivent dans un labyrinthe de psychologies torturées.

Une femme subjugue son monde et cristallise tous les désirs

On repère vite les figures majeures d'un drame axé autour de la liberté de création d'un architecte de génie, Howard Roark (Ramsey Naar), face au suivisme d'un condisciple raté, Peter Keating (Aus Greidanus Jr.), qui obéit sans vergogne à la commande sociale tirée vers le bas. Une femme belle (Halina Reijn) subjugue son monde et cristallise tous les désirs. Écartelée entre les deux hommes, sensiblement masochiste, elle épouse l'être médiocre avant de divorcer pour se marier avec le tout-puissant homme de presse Gail Wynand (si puissamment



campé par Hans Kesling), qui pourrait faire penser au *Citizen Kane*, d'Orson Welles... Je ne dis pas tout, sous peine de perdre le lecteur dans les méandres d'une histoire complexe, à retournements multiples, pimentée de cruauté mentale, de perversité et d'érotisme, tous ingrédients du « best-seller » que fut, dès l'origine, le roman d'Ayn Rand dont Ivo Van Hove assume le message, car il en est un, dans son intégralité.

C'est là que le bât blesse. Autant, pris par les péripéties de l'action, incarnée par la science d'un jeu qui désigne le théâtre comme artifice constamment avoué (irruption des machinistes, acteurs remportant leurs accessoires), autant on est douché par la morale ostentatoire qui survient à la fin dans le discours de l'architecte maudit pour son intransigeance inébranlable. Face au public, il proclame avec véhémence l'ineluctable suprématie du surhomme sur les masses amorphes, peuple d'esclaves inaptes à la beauté. Je fais court. Ça jette un froid pour qui tend l'oreille. Voilà donc, pour conclure, toute honte bue, une défense et illustration de l'individualisme du sujet qui se juge supérieur, farouche ennemi de l'altruisme et partisan résolu du laisser-faire dans le champ de l'économie. Le capitalisme, que l'on sache, se fonde dès l'origine sur l'égoïsme. On saisit mieux comment Ronald Reagan, dont on sait qu'il lisait si peu, faisait grand cas de *The Fountainhead*. Une telle péroraison, à la queue d'un spectacle si habilement agencé, ne laisse pas pour le moins d'être troublante, surtout qu'elle est – pour ainsi dire – proférée, assénée, martelée par l'acteur sur le ton de l'hybris, que les Grecs définissaient avec justesse comme « l'arrogance dangereuse ».

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Jusqu'au 19 juillet cour du lycée Saint-Joseph (21 heures) quatre heures entracte compris
La Source vive est publiée chez Plon dans la traduction de Jane Fillion